

LE SIÈCLE, 1 mai 1860, pp. 1-2.

Il serait difficile d'énumérer les livres, comédies, vaudevilles, proverbes, anecdotes auxquels le Richelieu du dix-huitième siècle a servi de sujet. Avant que la littérature contemporaine ne s'en emparât, il figurait en prose dans les mémoires, en vers dans les satires de son temps. Mais ces œuvres du passé furent toujours écrites dans un esprit de flatterie ou de dénigrement systématiques. Quant à celles du présent, elles ne se préoccupent pas davantage de la vérité historique, se bornant à nous présenter le nom légendaire du personnage, selon le type de fantaisie qu'on en a fait. Richelieu s'y montre nécessairement dans toute la fleur d'une éblouissante jeunesse, écrémant la vie, semant les doux mots, riant, chantant, allant des brunes aux blondes, passant du champ de bataille aux boudoirs avec son insouciance de grand seigneur aimable, élégant et spirituel.

Cette figure n'est pas entièrement vraie.

Après avoir débuté, à quatorze ans, par une [illisible] qui le rapprochait du trône, on le vit, à [illisible], faire parade d'une atrocité réfléchie, en sacrifiant à sa vanité Mme Michelin, petite bourgeoise du faubourg du Temple.

Cette élégance suprême de manières qu'on lui attribue, n'était pas autre chose que de l'outrecuidance. Son esprit lui venait d'une présomption qu'il ne doutait de rien.

De son cœur était-il placé? c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir.

Si Mme de *** lui adressait un billet des appartemens du Palais-Royal, pour lui donner un rendez-vous cour des Cuisines, il répondait sans hésitation comme sans orthographe:

« Restez-y, et charmez-y les marmitons, pour lesquels vous êtes faite. Adieu, mon ange... »

Et le lendemain, il montrait ce billet et la réponse à qui voulait les voir.

Si un de ses valets battait une femme du peuple pour être digne de son maître, au lieu de le chasser de ses écuries, il faisait enfermer la femme à Bicêtre, pour la punir de ses plaintes. Tels sont les échantillons de sa vie depuis 1708, date de son émancipation, jusqu'en 1788, date de sa mort.

Comme général, on l'accuse de n'avoir rien fait pour refréner la corruption de ses soldats, qui le surnommèrent le *petit père de la maraude*.

Nommé gouverneur de la Guienne [Guyenne], il fit à Bordeaux une entrée ridicule à force de pompe.

Il s'y fit bientôt détester par son despotisme et sa dépravation. Il y mit le désordre en honneur. Quiconque commettait un rapt était sûr de sa protection. Les joueurs étaient ses amis. Le parlement tenta de protester contre ces scandales en appliquant toutes les sévérités des lois aux crimes de ce genre; Richelieu fit casser quelques-uns de ses arrêts, bravant la justice comme il bravait l'opinion publique. La lutte continua. Le parlement représentait le droit, Richelieu représentait la force.

La force l'emporta. Louis XV supprima le parlement.

Ce fut une grande joie pour Richelieu, qui ajouta le sarcasme à l'édit qu'il était

chargé de faire enregistrer.

Il disait à ceux qui se plaignaient de son administration:

- Attendez, messieurs; ce sera bien pis sous mon successeur.

C'était de son fils, le duc de Fronsac, qu'il voulait parler.

Sans une de ses maîtresses, Mme de Saint-***, qui mit en circulation des billets de lui pour une somme considérable, dans des conditions que nous hésitons à rapporter, et qui rendirent son administration odieuse, il est probable qu'il eût transmis ses pouvoirs à son fils parmi les autres valeurs de sa succession. Mais le scandale de cette affaire le contraignit à donner sa démission.

Devenu sourd et sujet à des absences d'esprit dans les dernières années de sa vie, il cherchait encore, dans ses succès de lucidité, à maintenir son ancienne réputation de galanterie; mais les mémoires du temps se moquent de ses prétentions par trop séniles. Pour dissimuler ses rides, il avait des mécaniques qui lui ramenaient la peau du front et des joues vers les tempes et l'arrière-cou, sous la perruque qui les cachait. On lui faisait des applications de viandes fraîches sur la figure chaque soir, pour leur donner le lendemain une apparence de fraîcheur naturelle. Il s'embaumait d'avance tout vivant de parfums.

On a constaté ses injustices odieuses (dit Ch. Du Rosoir), ses vexations coupables, ses énormes abus de crédit; mais on se tait sur le chapitre de ses bienfaits. On n'en sait pas. Par ses débordemens il rendit tristement populaire le nom que le ministre de Louis XIII avait rendu historique.

Tel est en résumé le personnage dont l'Opéra-Comique vient de faire la meilleure exhibition sous le titre de *Château-Trompette*, par MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaërt [Gevaert]. Château-Trompette était le nom d'un ancien fort, aujourd'hui détruit, dont les meurtrières menaçaient bien plutôt, depuis Charles VII, les Bordelais rebelles que les Anglais envahisseurs. Avec le fort du Ha qui lui faisait pendant de l'autre côté de la ville, il tenait en respect la population, souvent disposée à se révolter contre la fiscalité rapace de ses gouverneurs. On éclaircissait les rangs des mutins à coupe d'arquebuse, puis, sous le prétexte de rébellion générale, on pouvait impunément écraser le pays d'impôts. On comprend le vif regret que certaines gens éprouvent pour un si bon régime.

Or, ce jour-là, 15 octobre 1758, les Bordelais sont réunis sur une place publique, en face des quais, où l'on aperçoit un arc de triomphe. Les navires de la rade sont pavoisés. Des groupes se forment, on s'entretient de Richelieu, les femmes pour n'en avoir pas peur, les hommes pour s'en montrer fort effrayés. Dans un coin, je vois M. Bourcant qui est dans les gabelles, M. Barbezieux conseiller au parlement, et M. Macoudinet sans profession. Ces messieurs se promettent de tenir mesdames leurs épouses soigneusement à l'écart des folles entreprises de M. le duc. Le premier surtout se réserve d'enfermer la sienne, et même, à la rigueur, de l'envoyer dans un couvent de l'autre côté de la Garonne, à la Bastide, chez une abbesse de ses amies. Quant aux deux autres, ou moins craintifs ou plus confians, ils se contenteront de surveiller les leurs.

Le canon tonne. Chapeau bas! on se dresse sur les pointes; la foule entr'ouvre ses rangs: Place au gouverneur!

Richelieu salue de la main.

A la seule inspection des visages, il devine le complot formé par tous les maris. Pour le déjouer, il annonce publiquement qu'il se rendra le soir au bal masqué que les notables lui offrent pour sa bienvenue. Leur dépit se dissimule mal sous les dehors d'une politesse affectée. Richelieu se dirige vers le palais, où les préparatifs sont fait pour le recevoir. Le peuple suit en poussant des vivat, comme c'était son habitude.

M. Frigousse et Mlle Cadichonne restent en scène. Il est chef des fourneaux du cabaret voisin; elle est servante chez M. Bourcant, celui-là même dont nous avons dit les frayeurs conjugales. Ils gasconnent à qui mieux en parlant de leurs projets d'union.

Viennent le jeune Olivier, clerc de procureur, et la petite Lise, charmante grisette qui fait tourner toutes les têtes.

- Comme vous voilà triste! dit Lise en rajustant les barbes de son bonnet.

-J'ai mes raisons, répond Olivier.

- Pourrait-on les connaître, vilain cachotier?

- On assure que M. le duc ne voyage jamais sans une cassette où les portraits de ses maîtresses sont enfermés. Or, les libellistes ont divulgué les noms des originaux; il en est un qui doit rougir de se trouver dans la collection.

- Peste! comme vous vous enflamez!

Alors Olivier lui avoue qu'il s'agit de sa mère, une sainte femme, digne de tout son respect. Il lui faut à tout prix ce portrait, dût-il provoquer le maréchal-duc. Lise lui conseille la prudence; une esclandre l'exposerait au ridicule, aux moqueries, à la prison. Il faut attendre et réfléchir, elle découvrira peut-être un moyen.

Laissons un moment ces personnages, pour nous occuper de M. Champagne, valet et confident de Richelieu. On lui a dit que Mme Bourcant ne serait pas au bal. Or, il a trouvé piquant de l'y faire figurer, à la barbe même de son mari jaloux. Comment s'y prendra-t-il? Ce n'est pas difficile pour un valet assuré d'avance de l'impunité. Il se déguise en marin du port. Il se procure une barque de passeur, et il attend. Le bonhomme Bourcant conduit sa femme voilée chez cette abbesse dont le couvent est là-bas, sur l'autre rive. Il lui faut une barque.

- Voilà, bourgeoise! dit Champagne, ses mains posées sur les avirons.

- M. Bourcant n'entend pas confier sa femme à Richelieu, mais il peut bien la confier à ce manant. Le batelet s'éloigne.

Au deuxième acte, on est au bal. Champagne introduit madame Bourcant, et explique au duc comment il a fait pour le détourner de sa destination. Elle ôte son masque, et l'on reconnaît Lise, la jolie grisette, Lise qui, sachant le projet du faux batelier, s'est procuré les vêtements de Mme Bourcant trompant même le mari, et se fait ainsi introduire au bal qu'elle désirait voir. Comme Richelieu ne connaît ni l'une ni l'autre, il est facilement dupe de la supercherie, flatté d'une victoire si prompte, qu'il attribue naturellement à ses irrésistibles séductions.

LE SIÈCLE, 1 mai 1860, pp. 1-2.

Mais Champagne est atterré de la méprise. Comment se tirera-t-il d'embarras tout à l'heure, quand le duc saura qu'on l'a rendu victime d'une pareil mystification? bah! il prendra conseil des événements.

Restée seule avec Richelieu, Lise se donne de grands airs sous son éventail. On leur sert à souper sur un guéridon. Il sourit, elle en fait autant, et ils vident un flacon, de vin le plus gaiement du monde; puis le duc s'endort. Lise profite de son sommeil, cherche la fameuse cassette où les portraits sont enfermés, enlève la miniature que désire Olivier: tel était le seul but du déguisement de Lise.

Quand le duc se réveille, les portes s'ouvrent ç deux battants; on annonce les notables, M. Bourcant en tête, ayant au bras, sa chère moitié.

- Hein, fait Richelieu. On m'a donc trompé! Que signifie cette plaisanterie, monsieur Champagne? Il y a donc deux femmes Bourcant?

Lise remet son masque.

Champagne se trouble. Cependant il se rassure bientôt, car il vient de reconnaître que la prétendue compagne du receveur des gabelles n'est autre que sa servante, la Cadichonne, ainsi mise à la place de sa maîtresse. Champagne explique la substitution au duc, qui en rit beaucoup.

Bourcant presse Cadichonne de solliciter de l'avancement pour lui. Alors elle fait un pas en avant, puis deux, et salue gauchement. Puis elle dit en gasconnant toujours:

- Monseigneur, j'ai quelque chose à vous demander.

- Faites, faites, madame, répond Richelieu dont l'hilarité continue.

- Eh bien! monseigneur, je voudrais la place de maître queux pour mon ami Frigousse.

L'adroite commère, au lieu de servir les intérêts de son maître, profite des avantages de la position pour obtenir un emploi lucratif au bénéfice de son amoureux qui est marmiton. Le duo exauce son vœu. Elle en saute d'aise. M. Bourcant se confond en excusés. La situation est plaisante.

Le troisième acte est consacré à la réhabilitation de Mme Bancelin, mère d'Olivier. Richelieu // 2 // proclame hautement qu'elle est sortie pure de la maison où des ravisseurs gagés l'avaient entraînée. Si son portrait figurait dans la collection de ses maîtresses, c'est qu'il y était entré par anticipation, tellement on se croyait autorisé d'avance à compter sur ce mille et unième succès. Il y est resté depuis pas l'inadvertance de M. Champagne, préposé aux bonnes fortunes de son seigneur.

La pièce ne nous dit pas si la vraie Mme Bourcant échappe aux poursuites de Richelieu. Elle conclut en nous apprenant le double mariage d'Olivier et de Lise, de Frigousse et de Cadichonne.

Si l'on nous demandait l'explication du titre de *Château-Trompette*, il nous serait difficile d'y répondre. C'est là une petite supercherie familière aux auteurs dramatiques dans l'embarras. Le titre d'une pièce joue un rôle important dans le succès. Quand les situations n'en fournissent pas de satisfaisant, on en invente un au

hasard, sauf à lui donner une apparence d'à-propos ou de vérité. Par exemple, dans le cas actuel, on a choisi un nom local, *Château-Trompette*, cela fait bien sur une affiche.

Dans cette œuvre, le caractère traditionnel de Richelieu subit de grandes altérations. Jusqu'à présent on nous l'avait représenté mystifiant les autres, jamais mystifié. Dans cette circonstance, il est dupe de M. Bourcant, dupe de Lise, dupe d'Olivier, dupe de Cadichonne, dupe de Champagne qui trompe sa confiance, dupe de sa crédulité, dupe des autres, dupe de lui-même, et, qui plus est, acceptant ces humiliations sans faire rouer de coups ceux qui les lui imposent, et poussant même la condescendance jusqu'à l'amende honorable.

Quoi qu'il en soit, la pièce est amusante. On rit du commencement à la fin. Ne nous plaignons pas, le rire est bon. Quand un libretto d'opéra-comique n'est ni trop vulgaire, ni trop décousu, ni de mauvais goût, ni bête, ni immoral, on peut bien lui pardonner quelques écarts de style, de pensée ou d'agencement. Nous ne sommes pas assez gâtés par les fournisseurs ordinaires pour manifester des exigences hors de saison.

L'auteur de la partition, M. Gevaërt [Gevaert], Belge de naissance, a déjà essayé plusieurs genres. Après avoir débuté par *Georgette*, une bergerie représentée au Théâtre-Lyrique, il a fait de la rêverie allemande dans le *Billet de Marguerite*; puis de la couleur espagnole dans les *Lavandières de Santarem*; puis du moyen âge dans *Quentin Durward*, et enfin de la sorcellerie dans le *Diable au moulin*. Cette fois, c'est le genre de la chanson française qu'il s'est proposé. Sa partition n'est, à proprement parler, qu'une suite de feuillets d'album, ayant chacun son caractère, une succession de petits airs agréables, spirituels, fins, distingués, qu'on écoute avec plaisir parce qu'ils sont écrits facilement et sans prétention. Plus de complications instrumentales pour viser au grand style comme dans *Quentin Durward*; plus de trivialités villageoises pour viser au naturel comme dans *Georgette*. Des morceaux courts, pimpans et gais qui seront compris par tout le monde à première audition; pas de fatras harmonique. Le seul défaut qu'on reproche à beaucoup de morceaux, c'est de manquer de développemens.

L'ouverture est le résumé succinct des passages saillans de l'œuvre.

Le *Noël*, avec refrain en chœur, que chante Lise au début sera toujours redemandé pour son allure sémillante. Nous regrettons que le compositeur ait cru devoir intercaler dans le duo suivant le *Carillon de Dunkerque* et l'air de la *Boulangère*, fort étonnés de se trouver là. Les vivat, après chœur final, sont poussés très habilement pour les cent voix qui représentent la population de Bordeaux. Les seconds couplets de Lise sont parfaitement appropriés à la situation, et Mme Cabel les chante, comme les premiers, avec un entrain qui lui vaut les honneurs du *bis*. Le quintette du rire est original.

La chanson sur ces paroles

Les loups ne mordent guère,
Hélas! quand ils sont vieux,

N'est pas écrite dans le sentiment qui convenait. Il y a encore d'autres couplets, ceux de Champagne, ceux de Cadichonne, ceux du cuisinier, et la reprise du *Noël* dont on ne perd jamais complètement la nuance à travers la partition. Des couplets, des couplets sans cesse. On croirait entendre du meilleur Offenbach. Cela a

LE SIÈCLE, 1 mai 1860, pp. 1-2.

réussi au-delà même des prévisions. C'est qu'au lieu de s'adresser à quelques-uns, comme *l'Etoile du Nord*, de Meyerbeer; les *Saisons*, de Victor Massé; *Valentine d'Aubigny*, d'Halévy; le *Carnaval de Venise*, d'Ambroise Thomas; les *Trois Nicolas*; que sais-je encore? cela s'adresse aux masses, comme *Ba-ta-clan*, comme *Orphée aux Enfers*, comme le *Carnaval des revues*, comme *Daphnis et Chloé*, mais hâtons-nous de le dire, dans un ordre plus élevé.

Mme Cabel excellera toujours dans les rôles de grisette, où elle apporte tant d'entrain. Au deuxième acte, quand Lise dérobe ses traits sous l'éventail, elle a des coquetteries féminines qui la dispensent de recherche pour simuler la grande dame. Elle dit ses airs très gentiment.

On connaît la cruelle prononciation des bords de la Garonne, depuis Agen jusqu'à la mer, des deux côtés de la rive, en avançant dans les terres, entre Toulouse et Périgueux. Eh bien! nous défions qu'on y rencontre une gasconne gasconnant mieux que Mlle Lemercier, Cadichonne modèle, mettant ses poings sur sa hanche et s'écriant à chaque instant, lorsqu'une surprise l'émeut: *Tu plaisantes?* Il faut la voir, il faut l'entendre. Par son langage, par sa tenue, par ses gestes, elle est un type qui résume les allures de toute une province. Pour lui donner la réplique, elle a Berthelier (le gargotier Frigousse), un pur sang des Chartrons, bien amusant dans ses calculs et dans sa riposte.

Le rôle de Champagne ne convenait pas précisément à M. de Sainte-Foy; mais l'article sait en tirer bon parti.

Celui du duc de Richelieu, destiné primitivement à M. Couderc, un comédien de la bonne école, a été remis à M. Mocker, par suite l'indisposition du premier sujet. Il faut savoir gré à M. Mocker de l'empressement dont il a fait preuve dans les derniers jours des répétitions, pour tirer la direction de son embarras. Il avait à peine le temps d'apprendre son rôle. Si son jeu est quelque fois défectueux, on peut assurer qu'il en rectifiera les petits écarts après quelques représentation.

Quant à M. Ponchard, c'est un Olivier qui fait des efforts infructueux pour nous intéresser à ses malheurs. On ne le plaint pas. Il est trop gauchement sentimental pour nous toucher.

Un éloge à MM. Prilleux, Duvernoy, Paliani, figurant les maris inquiets.

La mise en scène est soignée. Nous voudrions seulement qu'on supprimât les feux de Bengale dans la coulisse, au moment du feu d'artifice qu'on ne pas et dont on entend les crépitations. Le tort principal des ces effets pyrotechniques est d'éclairer vivement de bais la toile du fond, qui montre inutilement ses nombreux plis et perd ainsi la profondeur de ses horizons.

LE SIÈCLE, 1 mai 1860, pp. 1-2.

Journal Title:	LE SIÈCLE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Tuesday
Calendar Date:	1 May 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N. 9155
Year:	Vingt-cinquième Année
Series:	None
Issue:	Mardi 1 ^{er} Mai 1860
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	REVUE MUSICALE
Subtitle of Article:	Opéra-Comique: <i>Château-Trompette</i> , trois actes, paroles de MM. Cormon, Michel Carré, musique de M. Gevaert [Gevaert]; Mmes Cabel et Lemer cier, MM. Sainte-Foy, Mocker, Ponchard, Prilleux, Devernoy, Palianti.
Signature:	Gustave Chadeuil
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page and Internal text
Cross-reference:	None